

Pontigny



Pontigny : l'allée des tilleuls,
vue du porche de l'abbatiale
(Photogr. David Steel).

Le Décades de Pontigny et la N. R. F.

par

FRANÇOIS CHAUBET

LÉTUDE de l'hégémonie exercée par le groupe de la « N.R.F. » sur la vie intellectuelle française au début du XX^e siècle relève, classiquement, de monographies ou d'analyses sur la revue. Auguste Anglès, dans sa magistrale étude de la « N.R.F. » d'avant 1914¹, présentait trois lieux originaux définis comme « annexes » de la revue. Celle-ci se démultiplia avec le théâtre du Vieux-Colombier (1913), le comptoir d'éditions géré par Gaston Gallimard (1911) et, enfin, avec la décade littéraire organisée dans l'ancienne abbaye cistercienne de Pontigny (1910). Ainsi la « N.R. F. » se dotait « d'un réseau alternatif d'institutions capables de soutenir le triomphe de sa position² », afin de passer outre les modes de consécration traditionnels (l'Académie, le Boulevard, les salons mondains de la rive droite).

Pontigny avait été racheté en 1906 par un professeur de lettres parisien, Paul Desjardins. Ce dernier décida en 1910 de prolonger, chaque été, les Entretiens qui se tenaient à Paris au siège de l'association qu'il

1. Auguste Anglès, *André Gide et le premier groupe de la Nouvelle Revue Française*, 3 tomes, Paris : Gallimard, 1978-86.

2. Anna Boschetti, « Légitimité littéraire et stratégies éditoriales », in sous la dir. de Roger Chartier et Henri-Jean Martin, *Histoire de l'Édition française : Le Livre concurrencé, 1900-1950*, Paris : Fayard / Cercle de la Librairie, 1991, pp. 511-66.

avait fondée, l'*Union pour la Vérité* ; les *Entretiens d'été* s'inspiraient de modèles proches (les congrès internationaux, les réunions d'été des universités anglaises) ou plus lointains (les retraites de jadis). Un des objectifs primordiaux des *Entretiens* ou *Décades* visait à favoriser « le rapprochement international ³ » et les vertus de cette mise en contact devaient surgir de la confrontation raisonnée des opinions dans la grande tradition humaniste de la République des lettres. Les thèmes de discussion, choisis à l'avance, reflétaient la curiosité de Paul Desjardins et touchaient, à côté des questions littéraires, des thèmes sociaux, religieux, juridiques ou éducatifs.

La « N.R.F. » jusqu'en 1914, responsable avec Paul Desjardins de la décennie littéraire, ne représentait qu'une des cinq décades annuellement inscrites ⁴ mais celle-ci, gorgée d'une vivace sève, devint peu à peu l'expansion la plus prestigieuse de la vaste frondaison pontignacienne. À la reprise des *Décades*, en 1922, Pontigny s'apparenta à une véritable « Thélème internationale » (Michel Trébitsch). Il parvint, aussi, à réunir des universitaires prestigieux, des écrivains éminents, des journalistes et hommes politiques de renom et, là était l'essentiel, à les froter les uns aux autres. Leurs succès, les *Décades* les durent incontestablement à la présence magnétique du noyau gidien (Jean Schlumberger, Roger Martin du Gard) et à celle des principaux représentants de la revue : Ramon Fernandez, André Malraux ou Bernard Groethuysen.

Embrasser Pontigny à l'intérieur d'une recherche amène aussi, indirectement, à l'étude du milieu « N.R.F. ». De manière générale, l'analyse peut appréhender, pour l'entre-deux-guerres, « la diffusion de plus en plus large du fait littéraire en tant qu'emblème social ⁵ » dont témoignent, par exemple, les articles de Frédéric Lefèvre, « Une heure avec... » ; les *Décades* de Pontigny consacrent aussi, à leur façon, l'entrée des écrivains dans l'univers magique des champions. Avec une ambition ici plus circonscrite, nous voulons saisir des comportements, des pratiques, afin de mettre en relief les idées du groupe « N.R.F. ». Cette étude cherche à

3. *Programme des Entretiens d'été de l'Abbaye de Pontigny*, 1^{ère} année, août-septembre 1910, Versailles : Imprimerie Centrale de Seine-et-Oise, p. 9.

4. Il y eut cinq décades de 1910 à 1912 ; puis, en 1922, le nombre de trois fut adopté définitivement. Une décennie philosophico-artistique, une autre d'ordre politique, composèrent, avec la décennie littéraire, le programme annuel de Pontigny. Voir la liste complète dans *Paul Desjardins et les Décades de Pontigny*, préface d'André Maurois, Paris : P.U.F., 1964, 416 pp.

5. Jacques Dubois, *L'Institution de la Littérature*, Paris : Nathan-Labor, 1978, p. 76.

reconstituer le fonctionnement de ce milieu, à décrire sa sociabilité pour mieux cerner ses valeurs ⁶ et, *in fine*, son influence. L'intelligence grâce à laquelle la revue dut d'acquiescer sa position hégémonique de « rose des vents » de la littérature, trouve son écho à Pontigny où ses représentants font preuve de curiosité intellectuelle et humaine et d'un goût vif pour les confrontations avec de grandes personnalités étrangères.

Étudier l'attachement de la « N.R.F. » à l'égard de Pontigny et ses raisons, conduit à une évaluation de la prééminence exercée par le groupe au sein de l'abbaye. Mais cette influence n'est pas sans limites ; Pontigny ne se réduit pas au seul blason de la « N.R.F. » en dépit du prestige de cette marque.

*

En 1910, les relations entre Desjardins et la « N.R.F. » étaient déjà anciennes, fondées essentiellement sur une estime littéraire mutuelle. Gide avait admiré *La Méthode des Classiques* de Desjardins ⁷ et celui-ci se sentait proche ⁸ de l'esprit de la première « N.R.F. », avec sa direction collégiale, ses notes critiques signées des seules initiales de leurs auteurs et sa prétention d'« assainir les lettres ». De plus, Jean Schlumberger avait, en 1895, adhéré à l'*Union pour l'Action Morale*, association animée depuis 1892 par Desjardins pour œuvrer au service de la régénération morale du pays. Tous s'étaient regroupés dans le camp dreyfusard. Paul Desjardins, professeur de lettres supérieures à Condorcet depuis 1906 (classe de grec), avait dans sa jeunesse débuté une carrière de critique littéraire à la *Revue Bleue*. En abandonnant cette voie, il renonça davantage à une ambition sociale qu'à son amour des lettres. Il correspondit avec des écrivains aussi divers que Verhaeren, Tolstoï, Ibsen ; il en fit de même avec Gide, Copeau, Schlumberger, en approuvant chaudement leurs œuvres. Il témoignait à Jacques Copeau de son intérêt à l'égard de la revue et de son groupe : « aucune ligne presque ne m'échappe. Quel petit groupe excellent vous formez. André Gide me semble notre plus pur écrivain et le voici à l'heure de l'épanouissement. Jean Schlumberger est le plus homme de goût que je connaisse [...] il devrait s'établir un rendez-vous où nous prendrions une conscience plus nette de notre co-

6. Sur cette approche méthodologique, voir les *Cahiers I.H.T.P.*, « Sociabilités intellectuelles, lieux, milieux, réseaux », sous la dir. de Nicole Racine et Michel Trébitsch, n° 20, mars 1992, 200 pp.

7. André Gide, *Journal 1889-1939*, Paris : Bibl. de la Pléiade, 1955, pp. 200-9.

8. Jean-Pierre Cap, « Pontigny et la N.R.F. : Desjardins, Gide, Schlumberger », *BAAG* n° 69, janv. 1986, pp. 21-32.

opération. On s'y entretiendrait ⁹. » Or, quelques mois plus tard, la décade littéraire de Pontigny accomplissait ce vœu.

Trois raisons dictèrent, dans l'ensemble, l'attitude compréhensive de la « N.R.F. » à l'égard des *Décades*. Tout d'abord, la revue voulut, par ce biais, amplifier l'écho international de ses positions. Après 1922, les *Décades* s'inscrivirent dans une stratégie de « démobilisation des intelligences » (Jacques Rivière) et de réconciliation des peuples européens. Enfin, Pontigny fut un cadre propitiatoire pour les amitiés et les rencontres.

La première décade littéraire de Pontigny, consacrée à la poésie, s'ouvrit le 10 septembre 1910 ; le programme précisait que la réunion donnerait « une notion exacte des productions originales de l'année et dans les autres pays. Efforts, essais, courants nouveaux ¹⁰. » Le groupe gidien entendait promouvoir un « classicisme moderne » (Henri Ghéon) dont Baudelaire avait donné, en son temps, l'exemple aboutissement. Mais pour réaliser cette ambition, l'appui de poètes étrangers était recherché ; Gide écrivit à Rilke, à Verhaeren, en vantant l'originalité de ces *Entretiens* : « mon désir est de vous revoir à Pontigny et n'en est que plus vif. Mais vous avez compris que cette *réunion* est quelque chose d'unique et qui mérite qu'on fasse l'impossible pour ne la point manquer ¹¹. »

Verhaeren ne vint pas, ni Rilke. En revanche, en 1911 et 1912, Gide attira Edmund Gosse, critique et homme de lettres britannique. Celui-ci retraça quelques jours après sa première décade son souvenir émerveillé de ce séjour : « Ce fut une expérience charmante et délicieuse au-delà de presque tout ce que j'avais connu dans ma vie [...]. Pontigny appartient maintenant à un helléniste insurpassable, Paul Desjardins, qui rassemble un groupe de trente personnes autour de lui : ici sont présents André Gide, Vielé-Griffin, Jean [*sic*] Bédier qui est la première autorité dans le monde dans la chanson de geste, plusieurs professeurs du Collège de France, plusieurs femmes [...] l'une d'elles court vers le pré en face de ma fenêtre au matin dans une légère robe blanche [...] les nouvelles idées que j'ai reçues ici, les nouvelles impressions ¹² ! » La guerre interrompit les *Décades* mais dès 1920, les discussions roulèrent sur leur reprise ¹³.

9. Fonds Jacques Copeau, Bibl. de l'Arsenal, 11 décembre 1909.

10. *Programme des Entretiens d'été de l'Abbaye de Pontigny*, op. cit., p. 21.

11. Rilke, Gide et Verhaeren, *Correspondance inédite*, recueillie et prés. par Carlo Bronne, Paris : Messein, 1955, p. 72.

12. Lettre à Evan Charteris du 27 août 1911, citée dans *The Correspondence of André Gide and Edmund Gosse*, New York : New York University Press, 1959, pp. 64-5, note 1.

13. Le *Journal* de Jean Schlumberger, déposé à la Bibl. Jacques-Doucet et

En 1922, la réouverture de Pontigny s'effectua alors que Gide et la « N.R.F. » étaient en passe d'acquiescer ce statut d'excellence auquel ils postulaient. Les *Entretiens d'été* permirent de parachever brillamment cette stratégie. Gide se montra tout particulièrement soucieux du recrutement international et s'efforça de faire venir Bounine, Rilke, Middleton Murry, Galsworthy. Le bilan que l'auteur des *Nourritures terrestres* dressa fut mitigé : « on déplorait l'absence de Bennett, de Bounine, de Lytton Strachey. Bref, trop peu de pays étaient représentés [...] mais je doute que l'on parvienne à jamais réunir des éléments plus représentatifs et mieux choisis ¹⁴. »

La décade *Miroir de l'honneur, culture de la fierté par la fiction* regroupait en effet Robert de Traz (Suisse), Ernst-Robert Curtius (Allemagne), Prezzolini (Italie), Tillroe (Hollande), Dorothy Bussy (Angleterre), Mme Mayrisch (Luxembourg). Il avait manqué à cette décade l'éclat d'un grand nom. L'année suivante, cet échec fut réparé par les venues de Lytton Strachey et de Heinrich Mann. Le premier appartenait au groupe de Bloomsbury et se trouvait à son zénith littéraire. Âgé de quarante-deux ans, auteur de deux grands succès littéraires, *Eminent Victorians* (1918) et *Queen Victoria* (1921), il incarnait une tradition de francophilie ¹⁵. Mais, à Pontigny, le climat de la décade le déconcerta ; les discussions l'ennuyèrent ¹⁶. Quant au frère aîné des Mann, il gagna la France dans le contexte dramatique de l'occupation de la Ruhr par les Français.

C'est Félix Bertaux, professeur d'allemand à Jeanson de Sailly et traducteur, dès avant 1914, d'auteurs allemands pour la « N.R.F. », qui dut parler à Paul Desjardins de l'œuvre de Heinrich Mann et de son combat contre les valeurs prussiennes. Gide et le fondateur des *Décades* retenaient avant tout chez l'écrivain allemand le thème d'une « Église spirituelle européenne ¹⁷ ». Certains décadistes furent irrités par cette venue ;

que M. Pascal Mercier m'a très obligeamment communiqué, indique le 12 décembre 1920 : « Fin de journée chez Desjardins. On discute des prochaines décades. J'y allais hérisse d'objections. Mais les sujets proposés sont si riches que je me laisse gagner. »

14. André Gide, *Journal 1889-1939, op. cit.*, p. 741.

15. Il est l'auteur de *Landmarks in French Literature* (1912) ; voir David Steel, « Les Strachey, Bloomsbury, Gide et le groupe de la N.R.F. », *BAAG*, n° 84, octobre 1989, pp. 401-29.

16. Peut-être des débats sur le mode de la *conversation* le déroutèrent ; mais ce ne fut pas le cas pour Edmund Gosse.

17. Voir Ekkehard Blattmann, « Heinrich Mann Frankreichverehrung », *in*

mais Paul Desjardins, fasciné par la francophilie de Mann, imposa ce parfait représentant de l'Allemagne républicaine.

L'année 1924 marqua un tournant dans l'histoire de Pontigny. Dans son programme de présentation de 1925, Paul Desjardins revient sur l'année précédente : « dans l'été de 1924, les Entretiens de Pontigny, inaugurés en 1910, sont devenus célèbres. On les a contés et vantés dans vingt journaux et revues en quatre ou cinq langues. Aussi nous est-il venu tant d'hôtes à la fois, qu'il y eut du trop¹⁸. » Dès lors, Gide et les siens ont atteint un de leurs objectifs en contribuant, concurremment, au rayonnement de la décade littéraire et à celui de la revue. Mais dans ce début des années vingt, la grande préoccupation de Paul Desjardins, de Gide¹⁹, demeure d'ordre politique. Il s'agit de favoriser le dialogue des Européens et, en priorité, de renouer avec l'Allemagne. Pontigny, né du désir de rapprocher les hommes de diverses contrées, apparaît comme le cadre idéal de la réconciliation.

Les Décades tentent alors de féconder le vieux modèle de la « République des Esprits » qui traverse l'histoire européenne, du cabinet Dupuy au XVII^e siècle jusqu'aux Mardis de Mallarmé, en passant par les Lumières. Si la fin du conflit redonne voix à ceux qui répudient le nationalisme borné, des divergences n'en existent pas moins chez les partisans du dialogue international. Deux références majeures s'opposent ; l'une a pour foyer le communisme soviétique et inspire le groupe *Clarté* derrière Henri Barbusse ; l'autre reprend le schéma de « l'Europe des Esprits » fondé d'une part sur la vision d'une complémentarité des cultures européennes et, d'autre part, sur une représentation élitiste du rôle politique des intellectuels²⁰.

Ce rôle a deux incarnations possibles, et Gide tenta de les assumer toutes les deux. Selon la première, les grands hommes de culture envisagent comme solution aux désordres ambiants, l'établissement d'un gouvernement des Esprits, d'une Idéocratie. Incontestablement, le souci giddien de rassembler les grandes personnalités européennes telles que Ril-

sous la dir. de J.-M. Valentin, J. Bariéty et A. Guth, *La France et l'Allemagne entre les deux guerres mondiales*, Nancy : P.U.N., 1987, pp. 125-46.

18. *Programme de Pontigny 1925*, p. 1.

19. Ce rôle métapolitique de Gide est, d'habitude, peu mis en valeur ; on attend son voyage africain de 1925, puis son engagement philo-communiste pour parler de ses préoccupations politiques.

20. Michel Trébitch, « L'Europe des esprits : les réseaux intellectuels dans l'entre-deux guerres : Colpach et Pontigny », *Table ronde Berlin*, 1994.

ke, Curtius, Heinrich Mann, s'inscrit dans cette perspective ²¹. Mais, deuxième posture envisageable, le grand intellectuel conseille le prince (entrevue de Gide avec Walter Rathenau en 1920, au Luxembourg) ou s'efforce de relayer son action : la « N.R.F. » approuve Desjardins qui soutient l'action de la S.D.N., et notamment celle menée par Albert Thomas au Bureau International du Travail ²². Par la suite, ce fut Jean Schlumberger qui joua le rôle le plus actif en participant au Comité franco-allemand d'Information et de Documentation (ou Comité May-risch), au côté du jeune Pierre Viénot, pontignacien d'obédience récente.

Enfin, la dernière raison de l'attachement du groupe de la « N.R.F. » envers les *Décades* obéit à des considérations très largement affectives, mais où il entre aussi des aspects plus *intellectuels*. Pontigny fut à la fois le théâtre d'une activité cérébrale échevelée, épuisante même pour beaucoup, tout en sachant mêler aux conversations et à côté d'elles, jeux, rires et élasticité de l'humeur. Sans nul doute, le Pontigny d'avant-guerre fut, avec une assistance réduite à 20/25 personnes, un havre de simplicité raffinée, où le petit nombre permettait à certains érudits de se livrer en toute quiétude. Après 1924, Pontigny dut faire face à des décades de cinquante à soixante personnes. Mais le cadre merveilleux de l'abbaye, de son parc, de cette généreuse Bourgogne, tempérèrent de beaucoup les mondanités qui ne manquèrent pas d'accompagner le succès croissant des *Entretiens*. Gide et ses amis se retrouvaient avant toute chose pour le plaisir et l'espérance de se revoir longtemps et de manière approfondie.

Mais aussi, Pontigny devint l'occasion de nouer de nouvelles relations (Gide et Maurois) ou de renforcer des amitiés (Gide-Mauriac, Gide-Du Bos). Les unes et les autres s'établirent surtout avec les jeunes gens qui étaient invités. Roger Martin du Gard, avec Jean Schlumberger, goûta particulièrement cet à-côté de Pontigny ²³ et ses causeries privées sous la belle charmille du parc. Cependant, l'auteur des *Thibault* avouait égale-

21. Pour apprécier les efforts de Gide en faveur de Ernst-Robert Curtius, voir *Deutsch-französische Gespräche 1920-1950. La Correspondance de Ernst-Robert Curtius avec André Gide, Charles Du Bos et Valéry Larbaud*, Frankfurt am Main : Vittorio Klostermann, 1980, p. 55 notamment.

22. Une décade en 1922 et une autre, en 1923, sont consacrées à la S.D.N. ; cependant le groupe gidien n'y participe pas ; Albert Thibaudet et Georges Duhamel sont présents à la décade S.D.N. de 1922.

23. Les *Entretiens* ne duraient que l'après-midi (de 14 h. à 16/17 h.) ; le reste du temps était libre. Or, Paul Desjardins voulut, un temps, instaurer un entretien le matin ; ce dont s'émut Martin du Gard. Voir lettre à Jean Schlumberger du 11 juin 1927 in *Correspondance*, t. IV, 1926-1929, Paris : Gallimard, 1987, p. 169.

ment l'intérêt intellectuel qu'il accordait à Pontigny. Quoique muet lors des *Entretiens*, il faisait discrètement son miel des conversations : « il ne s'agit pas d'aller [à Pontigny] glaner dans l'amitié des gens qui nous sont supérieurs de quoi faire nos livres. Mais je crois que nous avons besoin de nous renouveler ou, seulement pour entretenir en nous une pensée qui vive et évolue, du contact des êtres qui remuent des idées, ont d'autres points de vue que nous ²⁴ ».

Cependant, des personnalités de la « N.R.F. », Jean Schlumberger fut celui qui maintint avec Pontigny les liens les plus étroits ; homme de devoir, attaché aux fondations solides, il donna beaucoup et avec constance aux *Décades*. Sa figure prend un singulier relief quand l'examen se porte sur les mécanismes d'influence mis en jeu par le groupe à Pontigny ; pour nombre de décadistes, les *Décades* et la « N.R.F. » ne formaient qu'une seule et même entité. Ce prestige des membres de la revue renvoyait aussi au statut central de la littérature en France, comme la forme la plus légitime de la consécration des énoncés : de toutes les décades, la décade littéraire brillait de mille feux.

La vie des *Décades* ne se bornait évidemment pas à un mois de discussions ; la préparation (choix des sujets, recrutement) nécessitait des soins attentifs ; dès ce stade, la « N.R.F. » jouait une fonction de conseiller avant d'assumer une fonction d'entraînement pendant le déroulement des *Entretiens*.

Paul Desjardins, soucieux de rassembler les hommes, avait instauré, d'emblée, une délibération collective quant au choix des sujets et celui des interlocuteurs souhaitables ²⁵. En 1912, dans la perspective de la décade *Roman*, Paul Desjardins laissait à la « N.R.F. » une grande autonomie ; en écrivant à Jacques Copeau, il suggérait quelques noms souhaitables : « je vous donne carte blanche pour Pontigny [...] je tiens à vous et à Mme Copeau, à Edmund Gosse, à Mr Thibaudet [...] heureux que nous eussions les Tharaud ²⁶ [...] ». Quelques jours plus tard, Desjardins envoyait une « esquisse » de programme qui semble avoir été assez fidèlement respectée par la suite ²⁷. Mais c'est dans l'immédiat après-guerre que l'on approche le mieux cette politique de recrutement, où Gide et les siens mettent toute leur notoriété dans la balance ; au-delà

24. Lettre à Léopold Chauveau, Fonds Martin du Gard, Bibl. Nationale.

25. Un comité de 10 membres est créé ; Gide en fait partie.

26. Lettre du 10 juillet 1912, Bibl. de l'Arsenal, Fonds Copeau.

27. Voir les notes prises durant cette décade par Jean Schlumberger et publiées par Pascal Mercier, « Marcel Drouin à Pontigny, août 1912 », *BAAG*, n° 99, juillet 1993, pp. 427-44.

des noms les plus connus (Rilke, Stefan George ou Rudolf Kassner), il est intéressant de relever quels étaient les critères d'une invitation souhaitable aux yeux du milieu « N.R.F. ». À ce propos, Mme Mayrisch, l'amie luxembourgeoise de Gide et Schlumberger, notait à l'endroit d'un certain Franz Clément : « brave type au fond, [il] n'est tout de même pas d'un niveau d'éducation et de délicatesse suffisant ²⁸ ». En revanche, une dame russe, Mme Krestovsky, recevait son imprimatur : « licenciée ès-lettres françaises, très calée sur la littérature russe, excellente tenue et grande distinction ²⁹ ». Pontigny fonctionnait à la manière d'un club ; cette sociabilité, non dépourvue d'accents mondains, correspondait assez bien aux valeurs élitistes synthétisées dans le thème de « l'Europe des Esprits ». Quant au choix des sujets, Paul Desjardins semble avoir réussi à imposer la plupart du temps ses préférences ; et il entendait maîtriser les questions d'organisation ou, du moins, ne pas en être dépossédé comme l'atteste la vivacité de sa réaction au printemps 1929. Une « conjuration » menée par Gide, Martin du Gard et Mauriac voulut substituer au thème « la Réussite classique » celui de la « Genèse de l'œuvre d'art ». Desjardins réagit promptement et dénonça la pusillanimité de Du Bos et l'inconstance de Gide ³⁰. Mais Martin du Gard voulut rappeler que les conjurés n'avaient, en fait, agi que dans l'intérêt de Pontigny et que les *Décades* de 1928 avaient en partie périclité : « mais Desjardins l'an dernier jetai délibérément tout par dessus bord ; et je crois qu'il n'y aurait eu de projet Pontigny 1929 sans cette réunion de bonnes volontés qui s'est faite autour de Mme Desjardins, en présence de Mme Théo, de Gide et de moi, le dernier jour de la décade dans la chambre de Jean ³¹ ». Ces problèmes d'organisation allaient à nouveau se reposer après 1933, quand Paul Desjardins décida de ne plus assumer directement Pontigny. Ramon Fernandez, investi des pleins pouvoirs, ne sut affronter cette lourde tâche.

Jacques Heurgon, le gendre de Paul Desjardins, vivait à Alger et ce brillant agrégé de lettres (1^{er} en 1926) ne pouvait diriger raisonnablement les *Décades*. Dès lors, ce fut Jean Schlumberger ³² qui, auprès des époux

28. Lettre d'Aline Mayrisch à Jean Schlumberger, 6 juillet 1926, Fonds Schlumberger, Bibl. Doucet.

29. Lettre du 8 mai 1925, *ibid.*, *idem*.

30. Voir le dossier de cette préparation de décade in *Cahiers Charles Du Bos*, n° 4, 1959, 47 pp.

31. *Ibid.*, lettre de Roger Martin du Gard à Charles Du Bos, 17 mars 1929.

32. « hélas oui, Pontigny. Les *Décades* menacent de me tomber sur le dos. Desjardins s'en désintéresse et chacun prétend n'en prendre que ce qui lui est agréable. » Lettre de Jean Schlumberger à Roger Martin du Gard, 12 mars 1934, Fonds Martin du Gard, MS. 19433, Bibl. Doucet.

Desjardins, veilla aux destinées de Pontigny en sollicitant les plus fidèles décadistes (Léon Brunschvicg surtout), en pourvoyant les comptes de la Société de l'Abbaye de Pontigny.

Dans ces années trente finissantes, le noyau « N.R.F. » a tendance à se déliter ; Gide est quasi absent de 1932 à 1936, Martin du Gard s'absorbe dans la fin des *Thibault*. Malraux ne revient plus après 1932 et Fernandez interrompt ses participations après 1936. Le déroulement des *Entretiens* ne pouvait manquer de perdre un peu de son brillant. En effet, Gide ou Malraux appartenaient à une civilisation de la conversation ; celle-ci, surtout chez Malraux, introduisait une continuité entre parole et écriture. Ce genre littéraire « gigogne ³³ » faisait courir la parole sur les sujets les plus variés, mais sans cérémonial et sans pédantisme. Pontigny était bel et bien un lointain avatar des salons du XVIII^e siècle, du cabinet Dupuy au XVII^e siècle, de ces formes de sociabilité ancienne qui prétendirent incarner les « États Généraux de l'Esprit humain » (Hume).

Gide, durant les entretiens, était peu disert ; mais il n'en exerçait pas moins un subtil rayonnement : « ses interventions étaient brèves mais toujours plein de suc. Il s'attardait parfois étrangement au sommet d'une phrase, sur une syllabe pâmée [...]. Quand il se taisait, son œil malicieux suivait plusieurs comédies sans cesser d'être attentif au progrès des idées. Il régnait sans le chercher par la seule force de son intelligence et de sa persistante jeunesse ³⁴ ». À partir de 1925, avec Ramon Fernandez, une autre puissante personnalité de la « N.R.F. » apparut à Pontigny, dotée d'une facilité intellectuelle qui l'amènerait à embrasser la philosophie, la littérature ou la politique avec un égal talent.

Entré à la « N.R.F. » en 1923 à l'âge de vingt-neuf ans, il s'imposa intellectuellement dès sa première participation aux *Décades*. En passe d'épouser Liliane Chomette, sévrienne préférée de Paul Desjardins, Fernandez fut adoubé dès 1925 comme futur successeur du fondateur : « Liliane et Ramon. Ils feront un jour un beau et important travail à Pontigny. Ils seront les fondateurs d'ordre ³⁵. » Il fallut attendre 1929 pour que Fernandez fût directeur de décade. Le thème de la « réussite classique » était inspiré par son article dans *La N.R.F.* ³⁶ où il défendait, à la suite de

33. Marc Fumaroli, « La conversation », in sous la dir. de Pierre Nora, *Les Lieux de Mémoire, III, Les Français, 2 : Traditions*, Paris : Gallimard, 1992, pp. 679-743.

34. Alfred Fabre-Luce, *Journal de la France, 1939-1944*, Paris : Fayard, 1969, p. 50.

35. Agenda de Paul Desjardins, 24 décembre 1925, Bibl. Doucet.

36. Ramon Fernandez, « De l'esprit classique », *La N.R.F.*, n° 184, janvier

Jacques Rivière, un « classicisme moderne ». Cette décade littéraire de 1929 coïncida avec le retour d'André Malraux à Pontigny. Son premier passage intervint en 1928 pour une décade intitulée *Génération d'après la guerre* ; l'auteur des *Conquérants* médusa l'assistance et notamment Roger Martin du Gard, qui fit un crayonnage sur le vif de ce nouveau décadiste : « André Malraux, grand, mince mais large d'épaules et distingué dans toutes ses attitudes. Se tient volontiers assis de biais, les jambes croisées, les bras à demi croisés, le buste un peu penché en avant [...]. Par la souplesse de ses gestes dès qu'il parle, par l'agitation de cette belle main au poignet souple qui est la plus vivante expression de tout l'organisme, il fait penser à un japonais [...]. Un coté flamme. Flamme perpétuelle. Une intelligence qui brûle sans arrêt et consume l'être vivant. Une flamme mais sans chaleur ³⁷. » Le dialogue qu'il eut avec André Chamson fut un des grands moments de la vie de Pontigny. Un des auditeurs relevait, à travers la description du révolutionnaire professionnel, l'autoportrait déguisé : « quelques techniciens cupides ou influencés par Nietzsche et Dostoïevski manœuvrent une masse amorphe — qui naît confusément au désir d'une individuation —. Puis nihilisme des chefs, d'où terrorisme. Pathétique de cette confession provocante, méprisante et pourtant courtoise [...] incompréhension générale. Rires lorsqu'il se déclara pro-chinois ³⁸. » Chamson soutint, à l'opposé, les idées de conservation et de perfectionnement de la vie et retrouvait des accents à la Péguy ou à la Alain pour exprimer sa méfiance envers l'histoire.

Mais si Pontigny réservait des moments admirables d'intelligence pure, il offrait à d'autres instants des plaisirs champêtres où les cœurs s'épanchaient avec plus de liberté qu'à Paris. C'est en dehors de l'entretien du début d'après-midi, dans les apartés du parc, que le groupe de la « N.R.F. » régnait véritablement. Là des conversations — confessions entre des écrivains prestigieux et des novices de la carrière littéraire — dessinaient une sociabilité par affinités électives. Roger Martin du Gard et Jean Schlumberger remplirent avec beaucoup de disponibilité ce rôle de directeur littéraire et de guide moral dont la confiance des jeunes gens les investissait. Le jeune Albert-Marie Schmidt notait, des années après, ses souvenirs des conversations avec l'auteur de *Jean Barois* : « il s'intéressait au devenir des jeunes gens et tâchait de leur transmettre le trésor

1929, pp. 42-53.

37. Roger Martin du Gard, *Journal*, t. II, 1919-1936, Paris : Gallimard, 1994, p. 660.

38. *Journal* (inédit) de Jacques Heurgon, Papiers Jacques Heurgon.

de son expérience humaine [...] il les exhortait à se changer en eux-mêmes, à expérimenter leur résistance, à atteindre leurs extrêmes limites en exécutant des actes violents, subversifs [...] examinant avec diligence les écrits imparfaits que lui soumettaient ses jeunes disciples, il les surchargeait de notes ³⁹ ». Pontigny fonctionnait donc de telle manière que cette jeunesse s'affiliât à la carrière littéraire (pour les débutants) ou fût légitimée dans ses espérances (pour ceux qui avaient un commencement d'œuvre). Mais Gide restait la personnalité la plus fascinante : le culte laïque de l'homme de lettres lui était rendu, sans cérémonial excessif mais avec conviction. Pontigny permettait ses visites collectives au grand écrivain ⁴⁰ et la décade littéraire se gonflait de la curiosité, de la sympathie et de la ferveur de ceux désireux d'approcher le « contemporain capital » (Rouveyre).

Or, précisément, ce succès de la décade littéraire tendit à éclipser partiellement la décade politique ; Paul Desjardins en conçut de l'irritation ; de leur côté, les gens de la « N.R.F. » ironisaient sur le moralisme ⁴¹ et les artifices de la personnalité — complexe ⁴² — de leur hôte ⁴³. Cependant, au-delà de ces incompatibilités de caractère, Gide et ses amis reconnaissaient la force intellectuelle de Desjardins ; sur le tard, sa générosité ardente de héros cornélien leur arracha des remarques admiratives.

De fait, Pontigny ne se réduisait pas à la seule décade littéraire et la « N.R.F. » ne formait qu'un des cercles de la grande orbe pontignacienne.

39. Albert-Marie Schmidt, « Souvenirs sur Roger Martin du Gard », *Chroniques de Réforme 1945-1966*, p. 394.

40. Voir Olivier Nora, « La visite au grand écrivain », in sous la dir. de Pierre Nora, *Les Lieux de mémoire*, t. II, *La Nation*, vol. III, Paris : Gallimard, 1986, pp. 563-87.

41. Quand Gide publia en mai 1924, dans une édition courante, *Corydon*, Paul Desjardins, incité par certains décadistes rigoristes, voulut interdire Gide des *Décades* ; Mme Max Lazard eut ce dialogue avec Desjardins : « Comment vous, Mr Desjardins, avec votre idéal, acceptez-vous Gide ? — Chère amie, il a un tel talent ! » Max Lazard contribuait à financer Pontigny.

42. Daniel Halévy qui avait bien connu Desjardins disait le 25 avril 1940 à Jacques-Émile Blanche : « On se heurtait en lui à des morceaux, morceaux de dilettante ou d'illuminé ou de chrétien à la saint Jean ou de scepticisme à la Montaigne », *Papiers Jean-Pierre Halévy*.

43. En 1913, sous la pression de Claudel, la « N.R.F. » s'abstint de venir à Pontigny ; le malaise durait depuis la fin 1911, quand le journaliste Jean Variot, de *L'Indépendance*, attaqua Pontigny. Voir le dossier de cette polémique qui inclut Georges Sorel, in *Cahiers de l'Herne : Georges Sorel*, Paris : Éd. de l'Herne, 1986, pp. 183-91.

On peut même parler d'un déclin relatif de l'influence exercée par les hommes de la revue durant les années trente.

Deux types de réflexion amènent à relativiser le poids de la « N.R.F. » au sein des *Décades*. D'une part, au sein de la décennie littéraire, un homme joua un rôle-clé : Charles Du Bos ; d'autre part, le poids croissant des décades politiques et philosophiques à partir de 1932 contribua à renouveler le public de Pontigny.

Charles Du Bos appartient à cette galerie de figures intellectuelles que la postérité recouvre d'un oubli peu miséricordieux. Éternel « outsider » de la république des lettres, il trouva à Pontigny l'espace d'un vrai accomplissement. Dès 1924, il joue le rôle de second de Paul Desjardins et anime jusqu'en 1934 la décennie littéraire. Une immense culture trilingue (anglais-allemand-français), un réseau de relation particulièrement ramifié, le désignaient comme le coadjuteur idéal ; en devenant « sergent recruteur » et animateur des *Décades*⁴⁴, il remplit utilement la place que Gide, peu à peu, se refusa à occuper. Ses dons de causeur, son caractère affable, firent de Du Bos un roi enfin couronné de la fête intellectuelle pontignacienne. Maria Van Rysselberghe fit de lui, lors de la décennie *Humanisme* de 1926 un portrait à la fois élogieux et narquois : « ceux qui prennent le plus souvent la parole sont au premier rang. Du Bos, maître de cérémonie, se tient à l'angle d'une table où il pose une quantité de volumes hérissés de signets, la citation étant son fort et son faible [...] [il] dirige les entretiens ; avec une indéfectible articulation de haut-parleur, une aisance extraordinaire et une précision sans défaillance, il introduit le sujet, rappelle le point exact où l'on est, ponctue un avis, résume un apport ; rien du reste n'a chez lui de défaillance, ni la courtoisie, ni la mémoire, ni la voix, ni la patience, ni le besoin de la nuance ni celui des superlatifs. Il est le grand metteur en scène : c'est à lui qu'on confie le désir que l'on a de faire un exposé, c'est lui qui sait sur quels apports on peut compter, qui les distribue dans le temps avec méthode et ingéniosité et qui les introduit⁴⁵ ». Jusqu'en 1928-1929, Du Bos eut, pour les *Décades*, toutes les attentions qu'il lui fut possible de prodiguer. Outre la préparation interne du déroulement de la décennie, il pesa sur les destinées de

44. Dès 1922, Du Bos conseille Gide et Desjardins dans le choix des invitations. Voir *Lettres de Charles Du Bos à André Gide*, Paris : Corrèa, 1950, pp. 42-5. Le poids croissant de Du Bos dépita quelque peu le noyau gidien : voir lettre du 2 août 1927 de Roger Martin du Gard à Maria Van Rysselberghe, in Fonds Maria Van Rysselberghe, Bibl. Nationale.

45. *Cahiers André Gide 4 : Les Cahiers de la Petite Dame 1918-1929*, Paris : Gallimard, 1973, p. 274.

Pontigny en choisissant des thèmes où l'interrogation religieuse induisait un dialogue entre croyants et non-croyants ; ou alors en ouvrant la culture française sur le romantisme anglais et allemand et sur le baroque, il permit de décentrer le débat franco-français sur le classicisme. Les années d'avant-guerre avaient été caractérisées par une vive querelle du classicisme et du romantisme ; après 1918, une réhabilitation du romantisme ⁴⁶ s'opère, même si, dans une certaine mesure, ce dernier paraît devoir être subsumé dans un néo-classicisme (bien défini par la « N.R.F. » de Jacques Rivière). À la décade *Romantisme* de 1927, Du Bos essaya de défendre l'homme romantique ; il le présenta comme un être « unifié », alors que le classique scinde son être en plusieurs activités (l'écrivain, le croyant, l'individu vivant en société). De plus, le romantisme lui apparaissait fondamentalement religieux ⁴⁷. À l'issue de la décade, le camp néo-classique s'exprimait par la voix de Ramon Fernandez : « je songeais ce matin au moment de vous écrire sur le faible intérêt de la décade. Ne pensez-vous pas que la faute en fut aux romantiques dont les réactions furent étonnement molles et hésitantes ? Je pense à Dieckmann ⁴⁸ par exemple et à quelques autres. J'ai constaté une fois de plus que le romantisme est en baisse. »

Du Bos ne se contenta pas d'être un grand lettré ; il exerça auprès de jeunes intellectuels des années trente une influence spirituelle indéniable. En 1934, il dut remplacer Raymond Aron pour une décade politique sur *La révolution et la volonté de justice* ; il sollicita alors l'aide de Maurice de Gandillac, Jacques Madaule, Denis de Rougemont, Yves Simon. L'homme et l'intellectuel Du Bos se renouvelaient sous l'influence de l'époque. De même, le Pontigny des années trente (approximativement après 1932) s'orienta plus résolument vers des thèmes politiques et philosophiques. Le public traditionnel des lettrés éprouva alors un certain désarroi. La « N.R.F. » se sentit un peu moins chez elle à Pontigny.

La décade politique, dans les années vingt, garda presque toujours un statut de laissé pour compte. Son public n'avait de cesse d'émigrer vers la décade littéraire (Alfred Fabre-Luce, Pierre Viénot par exemple). Or Paul Desjardins, secrètement puis ouvertement, considérait avec dépit cette in-

46. Sur ce point, voir Éliane Tonnet-Lacroix, *Après-guerre et sensibilités littéraires (1919-1924)*, Paris : Publications de la Sorbonne; 1991, pp. 238-42 notamment.

47. *Cahiers Charles Du Bos*, n° 4, *op.cit.*, pp. 17-8.

48. Jeune Allemand, ami de Du Bos ; il fit une communication sur Schelling.

version (à ses yeux) des valeurs⁴⁹. Il tenta, en 1926, d'aiguiller Gide vers la décade politique pour susciter un nouvel élan de celle-ci. En 1928, la décade *Bourgeoisie* fut annulée faute de participants. Mais, peu à peu, les questions politiques revinrent au premier plan. Dès 1929, Desjardins invita Henri de Man et Georges Valois sur le thème, repris de l'année précédente, *Bourgeoisie*. À partir de ce moment, Pontigny et les *Décades* furent au service des idées de De Man et, plus généralement, accueillirent les groupes politiques et syndicaux proches du planisme. Désormais la décade littéraire passa au second plan.

De plus, les thèmes « philosophiques » eurent une importance accrue ; en 1935, le thème de *l'Ascétisme*, en 1936, celui de *la Volonté du mal*, en 1937, la question de *l'Unité de la philosophie* donnaient aux *Décades* une orientation qui faisait la part belle aux « spécialistes ». Le professeur de philosophie détrônait l'homme de lettres et Léon Brunschvicg devint très normalement une personnalité marquante dans la dernière décennie de Pontigny. À ses côtés, Raymond Aron, Vladimir Jankélévitch, René Poirier, Maurice de Gandillac, furent sollicités à plusieurs reprises. En 1937, Roger Martin du Gard constatait cette évolution : « tout porte à croire (c'est l'avis de Jean aussi) que cette décade [littéraire] sera la dernière des décades telles que nous les avons connues. Pontigny se transforme, s'oriente autrement ; vers des "congrès". Cette "décade d'écrivains" a bien failli être supprimée cette année. Nous avons tous battu le rappel, rejeté quelques brindilles dans le feu pour une dernière flambee⁵⁰. »

Cette lumière crépusculaire portée sur la décade littéraire⁵¹ devait aussi se propager à l'ensemble des *Décades* deux ans plus tard. Au début de septembre 1939, la deuxième guerre mondiale interrompait définitivement les *Décades* de Pontigny, installées dans ce petit « village magique » de l'Auxerrois et qui incarnèrent, pendant presque trente ans, l'idéal

49. Dans une lettre de Paul Desjardins à Roger Martin du Gard, le 23 juin 1929, le premier traite le public de la décade littéraire de « badauds qu'attire la gloire des auteurs » et il tente de justifier ses priorités en parlant « d'amener à Pontigny des éléments neufs et de tenter le monde des savants avec celui des révolutionnaires ou des réformateurs », Fonds Martin du Gard, vol. 114, Bibl. Nationale.

50. Lettre du 19 août 1937, *Correspondance André Gide - Roger Martin du Gard*, t. II, 1935-1951, Paris : Gallimard, 1968, pp. 111-2.

51. Jacques Heurgon essaya d'alimenter cet ultime feu en organisant la décade *Solitude* en 1938 et en tentant de déposséder les « philosophes de stricte observance, Jean Wahl à leur tête » du thème « Destinée » : voir lettre à Charles Du Bos, nov. 1938, MS. 31962, Fonds Charles Du Bos, Bibl. Doucet.

d'une petite république européenne exemplaire.

*

Les raisons de l'extrême séduction exercée par Pontigny et la décennie littéraire, dominée en grande partie par le groupe de la « N.R.F. », mêlent plusieurs considérations qui renvoient à la définition de la culture française. La fascination hexagonale pour la chose littéraire, point de convergence entre les orientations les plus diverses de l'esprit, l'impérialisme parolier qui transcende les frontières des genres intellectuels, rapprochent écrivains et un public, trié sur le volet, de lettrés. Ces derniers, souvent professeurs ou jeunes normaliens, sacrifient bien volontiers au culte laïque de l'écrivain ; Gide, Martin du Gard, exercèrent un « patriciat ⁵² » éclairé, soucieux de garder des relations vraies avec les jeunes, mais aussi de dialoguer avec les grands esprits européens, de comprendre les temps nouveaux « sans y porter leurs balbutiements ou leurs rêves » (Daniel Halévy).

Paul Desjardins et les amis de Gide voulurent que Pontigny demeurât le foyer de l'humanisme européen dans ce qu'il avait de meilleur : un effort de sagesse, de tolérance, émouvant dans ce début de XX^e siècle ; le groupe de la « N.R.F. » enrichit cette institution et y apporta une pierre éminemment précieuse ; mais la couronne des *Décades* était sertie d'autres joyaux. Chaque partie était admirable, le tout était unique.

52. Le mot est de Régis Debray in *Le Pouvoir intellectuel en France*, Paris : Gallimard, « Folio Essai », 1986, p. 100.